

Armenian immigrants are generally more fortunate than other newcomers to Canada. They are often well-to-do and have highly structured communities with their own schools, churches, and other social groups. Armenian immigrant women, however, occupy traditional roles. Although a woman might affirm her equality with her husband in matters of work, she would also admit that he is head of the family that bears his name.

Ils sont six millions comme les Québécois. Trois millions et demis en Arménie soviétique et deux millions et demis dispersés à travers les cinq continents. L'émigration massive des Arméniens au Canada date des années 67-68. La plupart possédaient des biens à leur arrivée et connaissaient déjà le français ou l'anglais. Leur intégration au pays en fut d'autant facilitée. Si les Arméniens sont des spécialistes de l'artisanat: orfèvrerie, tapisserie de haute lisse, on les rencontre également dans les professions libérales, le petit commerce ou encore dans les domaines de l'assurance et de l'immobilier. Règle générale, la femme arménienne demeure au foyer. Celles qui travaillent se retrouvent dans les secteurs traditionnellement féminins: la couture et l'enseignement, sans compter l'entreprise familiale d'un mari commerçant.

A Montréal, on recense 15,000 Arméniens venus du Moyen-Orient et de l'Égypte. Concentrée dans les quartiers du Nouveau-Bordeaux et de Parc Extension, la communauté arménienne est l'une des plus structurées. Elle possède ses églises, ses écoles, ses organisations culturelles, sportives et politiques. Au sein de l'association culturelle HAMAZKAIN — sous l'égide de l'église apostolique arménienne Sourp Hagop — les femmes sont très actives. La troupe de danse folklorique, le chœur de chant SHIRAG regroupent une majorité de femmes. Elles sont au cœur de la Croix de secours arménienne (HOM) et participent nombreuses à la troupe de théâtre de Bédros Atamian.

Les Arméniens recréent un pays là où ils vivent. Ils ont peu à peu ajouté à l'atmosphère des quartiers qu'ils

DES PAYS MORTS ET VIVANTS

Micheline de Jordy

habitent. Discrets, leur présence se traduit plutôt par des signes que par des éclats. Dans le Nouveau-Bordeaux, autrefois à dominante canadienne-française, maintenant à 80% arménien, les affiches sont bilingues français-arménien. On s'y sent à la fois chez soi et ailleurs dans un univers odorant d'olives et d'épices rares, de produits aux noms inconnus et magiques de l'Orient. C'est dans ce quartier que j'ai rencontré Anahid Kouyoumdjian, un membre actif de sa communauté et une figure marquante de la troupe Bédros Atamian.

Née à Istanbul d'une famille aisée, elle fit le Conservatoire de chant et de théâtre. Elle suivit des cours de langue et de civilisation française et devint très tôt professeure de français dans une institution privée d'Istanbul. Aujourd'hui, professeure d'arménien à l'école Sourp Hagop de Montréal. La vie a parfois de ces clin d'oeil!

Anahid Kouyoumdjian est une petite femme vive, pleine d'énergie, intarissable sur son peuple et sa civilisation trois fois millénaire. Sa préoccupation: léguer cet héritage à ses enfants, Céline et Arnaud. "Nous désirons que nos arrière-petits-

enfants parlent l'arménien." Elle se définit d'abord et avant tout comme Arménienne. Sa position est politique.

A.K. La raison de notre existence ici est le massacre par les Turcs de plus d'un million et demi d'Arméniens, le 24 avril 1915. Nous fûmes les premiers massacrés. Avant les Juifs!

A Istanbul, elle ne pourrait pas parler du génocide. Là-bas, on ne parle pas de ces choses, me laissa-t-elle entendre. Il y va de sa tête! . . . Aussi est-elle très prudente de ce qu'elle dit.

Un pays comme mort. . .

A.K. Là où vit l'Arménien est son pays. Comme nous n'avons pas de pays à nous . . . enfin, il y a bien l'Arménie communiste, mais. . . Nous aimons le Québec parce que nous y vivons. L'Arménien qui vit en Ontario aime son Ontario. Vous voyez? . . . Notre pays est comme mort.

M.J. Pourtant Istanbul est votre ville natale et vous y avez vécu. . .

A.K. Je n'aime pas mêler Istanbul ici. Disons que je n'ai aucune nostalgie. J'ai des parents dans cette ville. On avait de belles écoles, de vieilles églises. . . Mais nous y avons beaucoup souffert en tant qu'Arméniens. Mes ancêtres ont été touchés. Personnellement, je n'ai jamais été victime de discrimination. . .

Ici Anahid Kouyoumdjian hésita. Comme si sa parole se voulait taciturne sur ce qui, éventuellement, pourrait nuire. Une habitude de l'oppression et de la peur. Qui se perd difficilement.

A.K. Ici je me sens à l'aise. Le pays est chrétien. Je n'ai pas peur de mon entourage. Ni peur que mes enfants soient séparés des autres. Là-bas en terre musulmane, il n'y a pas cette liberté qui existe ici. Si on me taxait de 'sale Arménienne' ici, je rétorquerais, peut-être. Et sûrement, je ne serais pas traînée devant les tribunaux pour des mots. Ici, on a la chance de vivre dans un pays si indulgent, vraiment! Comme peuple, nous n'oublierons jamais. C'est comme ça les Arméniens!"

Sécurité et peur, Chrétien et Musulman, avec et sans nostalgie, aujourd'hui. Et demain?

M.J. Aimeriez-vous vivre dans un état arménien 'libre'?

A.K. Ici je me sens chez moi. . . Toutefois, s'il y avait une Arménie libre comme je le souhaite et comme elle était en 1920, alors là, pour vous dire la vérité, j'irais! Je voudrais vivre dans une Arménie libre!

Etre ici et pourtant ailleurs, chez soi. . . Madame Kouyoumdjian oublia toute prudence et se laissa aller à rêver. En flagrant délit de contradiction. Pourtant elle s'efforce, quand elle parle et que les mots mettent en scène les oppositions, de les gommer aussitôt. Et avec eux les choses.

Etre ou ne pas être différents?

Il y a deux Arménies, celle qui est intégrée à l'U.R.S.S. et celle de l'exil. Il y a deux groupes arméniens à Montréal: ceux qui réclament une Arménie 'libre' et ceux qui reconnaissent l'Arménie communiste. Et pourtant, Anahid Kouyoumdjian affirme farouchement qu'il n'y a pas de différences: "Nous sommes tous pareils, nous les Arméniens de Montréal, mais idéologiquement nous sommes un petit peu différents. Peut-être. . ." Il y a le Québec et le Canada. Elle participe des deux sans commentaire. Un Arménien n'est ni indépendantiste ni fédéraliste, — à ce qu'on en dit — il est d'abord et avant tout Arménien.

Sous les mots, les sens se déplacent sans que Madame Kouyoumdjian, prudente toujours, parvienne à les retenir vraiment.

A.K. Au début, en 67, quand on me disait — à mon accent:

— "Vous êtes immigrante;" je répondais non. — "Touriste?"

— "Non plus." — "Alors qui êtes-vous?" — "Citoyenne canadienne comme vous autres!"
(Autres. . .)

— On juge bon gré mal gré les gens. On voyait que nous n'étions pas n'importe qui, que nous appartenions à une certaine classe et à une certaine culture. A l'immigration, l'officier canadien-français nous a confondus avec des touristes. Pour

"Aujourd'hui mari et
femme travaillent
autant l'un que l'autre. . .
Tout est égal. J'admets
cependant que c'est
mon mari le patron."

moi, le Canadien-français c'est quelqu'un qui sait reconnaître l'autre: je veux dire qui est qui, la valeur des gens. Là, je lui rends hommage.

"Comme vous autres." Comme. . . intervalle creusé par la demande de reconnaissance. Appel soutenu par un manque à être en pays étranger. Vous autres/nous autres comme en miroir. Repère et effacement de l'identité. Etre vous et autres. Devoir se construire en tant qu'immigrant avec cet autre qui vous regarde. La possibilité de faire défaut. Et la dure nécessité de la reconnaissance: c'est à l'autre qu'on la demande, d'où ce désir de maîtrise sur l'autre à qui l'on rend hommage. . .

Etre différente?

M.J. Et l'Arménienne, la femme arménienne que vous êtes?

A.K. La vie d'une femme qui travaille est la même d'une ville à l'autre. Quand une femme étudie, elle ne veut plus rester à la maison. Elle désire exercer le métier qu'elle a appris. A Montréal ou à Istanbul, c'est la même chose.

M.J. Chez les Arméniens, y a-t-il égalité entre l'homme et la femme?

A.K. Pour être franche, et vous le savez, l'égalité de la femme n'existe pas tellement. Les hommes sont depuis toujours dans une position dominante. Par contre, aujourd'hui, mari et femme travaillent autant l'un que l'autre, c'est moitié moitié. Tout est égal. Mon mari ne peut en aucune façon dire qu'il est le boss, car je travaille autant que lui. J'admets cependant qu'il est le patron de la maison, pourquoi pas? Il est le chef de la famille, bien entendu. On porte tous son nom après tout! Par ailleurs, j'ai ma part égale dans la maison. Voyez-vous, une femme qui a étudié, une femme moderne, c'est différent. C'est ce qu'il penserait, je crois. (Il. . .)

M.J. A Istanbul, y aurait-il eu cette égalité entre vous et votre mari?

A.K. Non et oui. Peut-être. . . Mais je ne dirais pas cela non plus. . . Entre gens qui ont un certain niveau d'études. . . Pour les Arméniens du Moyen-Orient, il y a peut-être une petite différence, car il y a les classes. Dans ma classe, dans ma famille, maman avait son mot à dire, et comment! Dans un bon ménage, mari et femme sont toujours main dans la main.

M.J. Quelles sont vos attentes face à vos enfants, Céline et Arnaud?

A.K. Le père tient à ce que sa fille aille à l'université. Nous avons un dicton: "Passer le bracelet d'or au poignet de son enfant", c'est-à-dire avoir mis tout en place pour assurer son avenir. On ne fait pas de différence entre un garçon et une fille. Nous n'allons jamais laisser un garçon, surtout, sans métier.
(. . . surtout. . .)

Et ainsi les mots débordent Anahid Kouyoumdjian et recouvrent la réalité. Elle a toujours été prudente. Très. Mais la raison du plus fort est le discours. Au jeu des mots, prudence et force sont singulièrement masculins. Comme si le seul lieu possible et intenable du discours parlé au féminin était la dénégation. Comme si la parole féminine était essentiellement migrante. Et comme si Anahid Kouyoumdjian vivait doublement dans une langue étrangère, masculine et indigène, qu'elle traduit et qui la trahit en tant que femme et immigrante.